NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 Nº 7 1954

Saint José Pignatelli s.j. Un prêtre exemplaire et très actuel (27 décembre 1737 - 15 novembre 1811)

Joseph SCHAACK

p. 673 - 688

https://www.nrt.be/en/articles/saint-jose-pignatelli-s-j-un-pretre-exemplaire-et-tres-actuel-27-decembre-1737-15-novembre-1811-2468

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Saint José Pignatelli, S. J.

UN PRÊTRE EXEMPLAIRE ET TRÈS ACTUEL
(27 décembre 1737 - 15 novembre 1811)

Le 12 juin de cette année fut canonisé José Pignatelli.

Pie XI avait dit de lui, en le béatifiant : « C'est un modèle de virile et robuste sainteté, une figure de grand style, tracée d'une manière infiniment magistrale par la main maîtresse de Dieu ».

Peu de gens connaissent le nouveau saint.

Et pourtant, parmi ceux que l'Eglise a récemment élevés sur les autels, il n'en est guère qui aient été à ce point mêlés aux événements du monde, en relation avec toutes les classes sociales, impliqués en d'aussi graves affaires de leur patrie, de l'Europe et de l'Eglise.

Un saint pour tous.

Déjà, lors de la déclaration de l'héroïcité de ses vertus, le 13 mars 1917, Benoît XV s'était plu à souligner, « qu'au moins dans le cas présent, les gens du monde ne pourraient plus dire, comme ils en ont trop l'habitude, que pareil décret introduisant une cause de béatification présentait de l'intérêt uniquement pour des moines ou pour des femmes vivant la vie cloîtrée ». Pignatelli, disait-il, « peut être proposé en exemple à tous ceux qui vivent la vie commune et sont impliqués dans ses vicissitudes ».

Voici en effet un authentique saint, qui, tout en étant religieux, dut conquérir la perfection hors de l'enceinte de la vie religieuse. Pour lui, la vie chrétienne et parfaite se ramenait tout simplement à faire avec ténacité le bon plaisir de Dieu, à être partout et toujours l'homme de Dieu au service de l'Eglise et des âmes, en un mot, à vivre en saint prêtre et à paraître tel au milieu d'une époque désaxée à l'égal de la nôtre.

C'est de ce point central que s'éclaire et se comprend la vie de saint José Pignatelli.

Là *s'enracinaient son émouvante fidélité à sa vocation, son zèle* ingénieux et son inlassable dévouement pour tous les malheurs de son temps, son inébranlable amour pour le Saint-Siège, sa prodigieuse et sereine force d'âme, sa prudence, son inconfusible providentialisme au milieu des situations les plus déroutantes. Pignatelli nous apparaît comme un saint tellement moderne, qu'il semble devoir être le patron attitré des prisonniers, des exilés, des « personnes déplacées », et qu'il reste à jamais le puissant protecteur des pauvres honteux. Ambassadeur du Christ, il enseigne aux grands et aux puissants du jour la véritable noblesse et le service désintéressé de leur patrie; aux déracinés, aux écrasés par les grandes catastrophes, l'audace de la reconstruction au milieu du découragement et des ruines apparemment définitives.

Du fond de l'incroyable odyssée de son existence, il apporte à nos contemporains un immense encouragement.

Le prêtre est toujours actuel.

Mais le sens particulièrement providentiel de sa canonisation est peut-être de nous révéler surtout le rôle unique et toujours actuel du prêtre dans la société.

Tiré de la pâte humaine et mis à part pour le service de Dieu et des âmes, le prêtre est le ferment qui fait lever tout ce à quoi il est mêlé. Au milieu même d'une vie enchevêtrée et redoutable qu'il doit dominer de l'intérieur et qu'il finit par conduire vers sa véritable destinée, le prêtre apparaît comme le représentant visible d'une force supérieure, de cette Sagesse aimante qui gouverne l'univers et qui lui imprime discrètement mais fermement son inéluctable orientation vers le bonheur. Le prêtre, parce que tout à Dieu, est, plus que personne, tout aux hommes, proche de leurs besoins et de leurs aspirations, capable de les secourir, obligé de les diriger.

Mais, quelle robustesse inentamée suppose pareille vie! Tout en vivant dans le monde, se conduire comme n'en étant pas; fatalement être un incompris pour bien des hommes; devenir même souvent l'objet de calomnies et de persécutions de la part d'un monde qui prête facilement aux prêtres des calculs intéressés et des intentions d'ambitieuse domination... Que de fois se renouvelle alors dans la vie déjà si écartelée du prêtre le prolongement de la passion du Christ! Dieu permet d'ailleurs périodiquement des heures de calvaire dans son Eglise. Bien plus, il permet que les fautes de l'Eglise elle-même en soient la cause et que ses ministres aient à souffrir de la part de ceux qui devraient être leur principal soutien. Il le permet pour mieux découvrir à nos yeux, dans la vertu héroïque de ses serviteurs, quelque chose de son plan magistral et providentiel.

Car il importe de ne jamais l'oublier : au delà des faits objectifs

de l'histoire, déjà si mal connue et si difficile à établir, il existe, les sous-tendant, le sens profond et surnaturel de l'histoire. « Les hommes s'agitent et Dieu les mène ». Rien ici-bas n'est absolu ni indispensable, excepté la volonté de Dieu. Aucun homme et aucune institution, même les plus utiles au bien, ne sont nécessaires. L'Eglise elle-même, en partie humaine, n'est ni impeccable ni immortelle; à la suite du Christ, elle peut mourir de-ci de-là, sûre avec lui de toujours ressusciter, plus belle et rajeunie par l'épreuve qui épure sa vertu et révèle la divine présence par laquelle lui est assurée une mystérieuse pérennité.

Telle est la loi chrétienne de l'histoire : « C'est à travers bien des tribulations qu'il importe d'entrer dans le royaume des cieux »... « Le grain de froment doit mourir afin de lever en moisson »... « L'or veut être éprouvé dans la fournaise »... « Le Christ reste en agonie jusqu'à la fin des temps »... Mais aussi : « Ne craignez rien; déjà j'ai vaincu le monde »... « La dernière heure déjà a commencé ». Le dernier mot restera à Dieu et à ses élus!

Dans l'histoire de saint José Pignatelli, comme dans celle de la Compagnie de Jésus, sa mère, cette loi austère mais féconde se trouve vérifiée une fois de plus pour la gloire de Dieu et pour notre réconfort. Le prêtre qu'il était et l'Ordre sacerdotal auquel il appartenait devaient s'attendre aux contradictions et aux persécutions. Rien d'ailleurs ne sert mieux la cause de l'Eglise que l'exemple de pareilles existences, lesquelles s'avèrent finalement comme les plus belles réussites humaines entre les mains d'un Dieu qui peut permettre le mal parce que seul il est capable d'en tirer un bien supérieur.

Il importe donc de voir à cette lumière, — la seule satisfaisante après tout, — l'histoire des saints et de l'Eglise. Mais il faut aussi entrer résolument dans leurs dispositions de foi en la Providence et d'obéissance inconditionnée envers l'autorité hiérarchique, même et surtout lorsque leurs directives ne nous sont pas compréhensibles ni apparemment favorables.

*
* *

La vie de saint José Pignatelli se situe tout entière dans l'époque bouleversée par la suppression et la renaissance de la Compagnie de Jésus [1].

1. Il n'existe guère, en langue française, de biographie récente et attachante de José Pignatelli. Tout au plus, peut-on signaler : G. Bouffier, S. J., *Vie du V.S. de Dieu J. Pignatelli*, Paris, Lecoffre, 1868. — A. Tenneson, S. J., *Le bienheureux José Pignatelli*, Collection *A.M.D.G.*, n° 2, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1934. La seule biographie de valeur, publiée en espagnol, est celle

Une vocation suivie en des jours tragiques.

Espagnol de naissance, il entra en religion à Tarragone, le 8 mai 1753, âgé de seize ans à peine. Certes, il lui fallut du courage pour faire ce pas en pareil moment. C'était en effet l'époque où la Compagnie voyait monter à l'horizon des nuages bien menaçants : la philosophie athée, les doctrines régaliennes et d'un étatisme absolutiste, le gallicanisme jaloux de ses privilèges, les haines d'un jansénisme attardé, des rancunes personnelles et des susceptibilités froissées, tout cela se liguait en une offensive générale contre l'Ordre, qu'on savait être un des remparts les plus traditionnels de l'autorité du Pontificat romain. Ce serait la lutte à mort et qui aboutirait à la destruction des Jésuites, mais aussi à celle de bien des œuvres chères à l'Eglise.

On raconte que lorsque, tout enfant, à l'âge de cinq ans, José perdit sa mère, on eut bien de la peine à l'arracher de l'étreinte de cette morte dont il ne cessait de baiser les mains en gémissant « maman, maman ! » comme s'il avait voulu la rappeler à la vie !

Peine d'enfant, symbolisant d'avance la peine immense qui traverserait toute sa vie de religieux.

Sans doute, au noviciat, ne put-il encore interpréter les signes avant-coureurs de la tempête finale ; par contre son frère aîné et tuteur, dom Joachim, s'en rendait parfaitement compte et, pour ce motif entre autres, ne l'avait autorisé que bien difficilement à suivre sa vocation. En ces jours-là, au Portugal tout proche, le marquis de Pombal préparait contre la Compagnie le coup terrible qui la chasserait du pays en 1759 ; Choiseul et le Parlement de Paris l'imiteraient en 1763 ; et l'Espagne connaîtrait la tourmente quatre ans après.

Cependant le jeune Pignatelli obéissait à l'appel de Dieu. Il avait été élève des Jésuites à Saragosse, sa ville natale. Novice à Tarragone, puis élève en lettres à Manrèse, en philosophie à Calatayud et en théologie à Saragosse, il eut donc l'insigne faveur de jouir d'une préparation tranquille, régulière et solide au sacerdoce. Ordonné prêtre en 1762, il célébra sa première messe en la fête de saint Jean l'Evangéliste. Comme le disciple bien-aimé, sans doute apprit-il alors à s'appuyer contre la croix et à puiser, dans le Sacré-Cœur, une foi et une charité supérieures à tout malheur.

L'épreuve d'ailleurs l'avait déjà marqué : de graves hémoptysies avaient miné sa santé ; d'autre part, une défiance étrange des supérieurs reléguait en seconde zone ses brillants et multiples talents. Simple professeur de grammaire au collège de Saragosse, prédicateur du marché, le nouveau prêtre se dévoua en plus auprès des mala-

---

de José March, S. J., *El restaurador de la Compania de Jesus, Bo J. Pignatelli y su tiempo*, deux volumes, Barcelone, Impr. Revista « Iberica », 1935, réédition en 1944. Une version abrégée en italien a été éditée par A. Tesio, Turin, Soc. Ed. Int., 1938.

des de l'hospice et des prisonniers, spécialement des condamnés à mort. Il y gagnerait même le surnom de « père des pendus ».

Pignatelli était prêtre depuis cinq ans, lorsqu'éclata l'orage qui, en une nuit, balayerait du territoire espagnol les plus florissantes Provinces de la Compagnie de Jésus.

On sait l'histoire de cette révoltante comédie de justice. Pastor, dans le dernier tome de son *Histoire des Papes,* et Dudon, dans des articles très remarqués de la *Revue des Questions Historiques*[2], ont décrit, après bien d'autres, les écœurants détails de cette affaire... D'abord la ridicule « émeute des chapeaux » à Madrid, l'accusation absurde portée contre les Jésuites de l'avoir fomentée et de préparer des troubles plus graves en vue de détrôner Charles III et même de le faire disparaître par la force; à défaut de quoi, ce serait la révolte des réductions du Paraguay et de l'Uruguay qui feraient défection de la couronne. On a raconté les incroyables moyens de pression exercés par le ministre d'Aranda sur le jeune roi au caractère inconstant et soupçonneux, en particulier l'insinuation monstrueuse que les Jésuites semaient le bruit de la bâtardise du roi et que des preuves en avaient été trouvées dans les papiers du recteur de Madrid, ainsi qu'à Figueras en Catalogne, où avait été saisi un libelle diffamatoire dans les bagages des Pères Larain et Recio, venus du Marañon en Espagne pour faire route vers Rome. Puis, l'établissement de la « Commission spéciale extraordinaire » qui, dirigée par Pierre Campomanès, le légiste ami des philosophes, ne pouvait pas ne pas condamner les Jésuites.

Le 27 février 1767, par la pragmatique sanction, Charles III livrait les Jésuites à leurs ennemis « pour des causes justes et pressantes qu'il renfermait dans son cœur royal ». L'exécution allait suivre bientôt, brutale et inexorable, intimée sous menace de mort par d'Aranda à ses fonctionnaires. Dans la nuit du 2 avril, tous les Jésuites de leurs territoires respectifs, même les malades et les moribonds, devaient être arrêtés par la force armée et déportés dans les vingt-quatre heures vers le port le plus proche. Défense royale était faite de témoigner aucune pitié à cette bande de criminels ni de commenter en aucune manière les événements.

Il faut accumuler ces détails pour deviner quelque peu la stupeur, l'atterrement, le désespoir des 5000 Jésuites arrachés soudain à leur travail apostolique dans la patrie et dans les missions d'outre-mer. La douleur de ces malheureux ne se mesure qu'à l'immensité de l'amour et du dévouement pour tout ce qu'ils avaient servi. Sans procès, sans jugement, sans possibilité d'appel, sans préparatifs, sans

2. Pastor, *Geschichte der Päpste,* XVI, I, p. 829 sq. P. Dudon, S. J., *De la suppression de la Compagnie; la résurrection de la Compagnie,* dans la *Revue des Questions Historiques,* 132 (1938), p. 75-107; 133 (1939), p. 21-59.

provisions de route, sans argent, sans aucune perspective d'un avenir meilleur !... C'était l'anéantissement de toute leur œuvre ; c'était l'exil, et dans des conditions terribles. Ordre avait été donné de débarquer les Jésuites, comme un cadeau de dérision pour le Pape, sur la côte de Civita-Vecchia dans les Etats Pontificaux. Mais, gratifié déjà par Pombal d'un nombre impressionnant de Jésuites portugais, Clément XIII, quoique ami de la Compagnie, ne crut pas pouvoir accepter cette nouvelle charge de geôlier qui eût semblé légitimer et encourager de plus amples et sacrilèges spoliations. Et ce fut la longue et pénible errance sur mer, de port en port, le séjour en Corse, à Ferrare, à Bologne, avant le coup mortel qui supprimerait la Compagnie de Jésus.

*
* *

C'est sur ce fond de ténèbres que commence à se détacher, lumineuse et consolante et toujours plus grande, la figure de saint José Pignatelli. L'épreuve offrirait à ce prêtre modèle l'occasion de donner sa vraie mesure. *Sacerdotem oportet praeesse.* Il serait le guide et le soutien de ses frères. Nouveau Moïse, il les conduirait par les longues routes d'exil jusque-là où Dieu les voulait et jusqu'au seuil de la restauration de l'Ordre.

L'exemple de la fidélité et de la force d'âme.

Et d'abord il resterait lui-même fidèle et fort.

Les hautes relations de sa famille avec la cour de Madrid avaient valu à José Pignatelli et à son frère jésuite Nicolas l'autorisation exceptionnelle de rester en Espagne, mais à condition de renoncer à leur vocation. On devine la réponse du saint : il partagerait jusqu'à la mort le sort de ses frères en religion ; qu'on ne lui écrive plus à ce sujet ; quant au voyage en mer, servir de nourriture aux poissons ou de pâture aux vers, était-ce bien différent ? — Ni les instances de son frère Joachim, devenu ambassadeur à Paris, ni les larmes de sa sœur, la comtesse de Acerra, ni les offres répétées du Roi ou les menaces de ses ministres ne le feront changer d'avis.

D'ailleurs, contre toute prévision, sa santé délabrée se rétablit en mer, alors que tant d'autres sortirent brisés à jamais de ce terrible voyage. Profitant du crédit que lui donnaient son grand nom et la séduction de ses manières, Pignatelli obtint de pouvoir visiter et encourager les 600 Jésuites aragonais qu'on déportait, entassés sur une quinzaine de petits brigantins. Les jeunes religieux et les malades étaient surtout l'objet de sa sollicitude. La tentation devait être forte pour plusieurs d'abandonner leur vocation ; presque tous demeurè-

rent fidèles. Un ennemi de la Compagnie, l'historien protestant Mir, avoue son admiration pour « cette page incomparable parmi les pages les plus glorieuses de l'histoire de la Compagnie [3] ». Et Roda, un ministre espagnol du temps, écrivait à son ami Tanucci de Naples : « les Jésuites aragonais sont les plus fanatiques ; tous aspirent à mourir pour leur vocation ».

Sans doute l'exemple et le soutien de Pignatelli y furent-ils pour beaucoup. Aussi, émerveillés de son influence et de son dévouement, ses supérieurs le chargèrent-ils officiellement du soin des exilés.

Leur calvaire, d'ailleurs, ne faisait que commencer.

L'organisateur.

Repoussée de Civita-Vecchia, la flotille des exilés fut dirigée vers la Corse. Mais les troupes génoises et françaises encombraient le port de Bastia. Il fallut chercher ailleurs un refuge. Madrid interrogé désigna Ajaccio comme lieu de débarquement. A peine installés, les Jésuites durent repartir, à cause de l'insurrection des bandes de Paoli. Ce fut au milieu des rochers brûlés de soleil de l'aride San Bonifacio qu'ils trouvèrent enfin un refuge moins précaire. Mais comment décrire leur absolu dénuement !

Pignatelli déploya alors tout son talent d'organisateur. Grâce aux largesses de sa famille et à une aide généreuse de Clément XIII, il parvint à sustenter la colonie des 600 Jésuites ; il acheta des troupeaux, passa contrat avec des pêcheurs, établit des moulins et des fours, des ateliers et un bazar commun, distribua méthodiquement à tous le travail.

Mais les besoins spirituels de ses frères lui tenaient à cœur bien davantage. Pour les 280 prêtres, il obtint du T. R. P. Général des vases sacrés et des ornements liturgiques, et du Pape la faculté de célébrer sur des autels improvisés. Le ministère sacerdotal leur était interdit ; afin d'empêcher le désœuvrement, Pignatelli organisa des cours, des académies, des soutenances de thèses. Surtout il veilla à la reprise de l'observance régulière et d'une vie religieuse fervente. Sur son conseil, le premier vendredi du mois fut célébré avec une particulière dévotion. Son zèle ingénieux, son dévouement inlassable, sa force de caractère devenaient contagieux. Ainsi « le désert avait tressailli et ses solitudes avaient fleuri »... Déjà la Province d'Aragon reprenait vie, quand un coup inattendu vint tout remettre en question.

Le 8 septembre 1768, la Corse avait été cédée à la France. Le général Marbœuf reçut aussitôt l'ordre d'expulser les Jésuites espagnols. Entassés sur cinq vaisseaux seulement, ils partirent vers Calvi et Gênes. Là, les Jésuites de la Province de Tolède et de ses missions d'Amérique les attendaient. Le nombre des réfugiés monta

3. Cité par Pastor, XVI, I, p. 828.

ainsi à 2400. Mais le sénat de Gênes refusa de les recevoir, et la prison flottante vogua lamentablement vers Sestri. On prit ensuite la voie de terre; en pénibles caravanes, par-dessus les contreforts des Apennins, les Jésuites furent acheminés, en petits groupes successifs, vers le duché de Parme, vers Modène, Bologne et Ferrare. Une dernière fois, Charles III fit offrir, pour prix de leur éventuelle apostasie, une rente viagère et la permission de rentrer en Espagne; il ne reçut pour réponse qu'un refus indigné et unanime.

Cependant Pignatelli eut à caser, dans Ferrare et dans les alentours, les Jésuites d'Aragon, du Pérou et du Mexique. Il s'y employa avec un zèle toujours nouveau. Mais ses forces le trahirent. Brisé par la maladie, l'âme déchirée à la nouvelle de la ruine définitive qui menaçait la Compagnie de Jésus entière depuis l'avènement de Clément XIV au trône pontifical, pressé plus que jamais par sa famille de quitter sa vocation, il se jeta résolument et tout entier entre les bras de Dieu et prit le parti de se lier indéfectiblement à l'Ordre tant haï par les ennemis de l'Eglise. Le 2 février 1771, à Ferrare, il prononçait ses vœux solennels de Profès.

Obéissant jusqu'à la mort.

L'histoire de la suppression de la Compagnie de Jésus a été narrée par bien des écrivains... Le faible Ganganelli cédant progressivement à la pression rageuse des cours bourbonniennes, tout en usant de mesures dilatoires qui les exaspéraient; l'ambassadeur Monino corrompant, au prix de 40.000 écus d'or, le secrétaire du pape, le conventuel Buentempi pour hâter la rédaction du bref « Dominus ac Redemptor »; l'arrêt de mort signé par Clément XIV, le 21 juillet 1773, au moment même où les cloches du Gesù à Rome sonnaient l'ouverture de la neuvaine solennelle préparatoire à la fête de saint Ignace, — « On sonne pour les morts », avait dit mélancoliquement le Pape; — enfin l'intimation du Bref de suppression au Supérieur général des Jésuites, le P. Laurent Ricci et l'incarcération inique de celui-ci au château Saint-Ange; le triomphe bruyant des ennemis de l'Eglise et les regrets stériles du vieux Pape devant les ruines causées un peu partout dans la chrétienté par ce décret, que son successeur appellerait « une grave faute de gouvernement ». Car 24.000 religieux arrachés d'un coup à leur vocation, cela signifiait la cessation de bien des travaux apostoliques, scientifiques et littéraires, la fin de l'enseignement chrétien dans bien des pays, la ruine de florissantes missions. Les biens de l'Ordre livrés en proie aux convoitises d'agents indignes du Saint-Siège ou des gouvernements proscripteurs ne servirent qu'à exciter les appétits, en attente de la révolution et de la sécularisation générale de tous les biens d'Eglise.

Si Clément XIII avait solennellement protesté contre les mesures

de Pombal et de Choiseul et, dans la bulle « Apostolicum illud » du 9 janvier 1765, fait l'éloge le plus explicite de la Compagnie de Jésus, si des centaines de lettres épiscopales y avaient fait un chaleureux écho, à présent que Clément XIV avait condamné les Jésuites, tout semblait fini pour de bon. Voués par leur Institut à l'obéissance au Saint-Siège, les Jésuites n'avaient plus qu'à courber la tête en silence et à baiser leur crucifix, ainsi que le fit Pignatelli, en apprenant le terrible verdict. « L'obéissance est notre première vertu », répétait-il à ses frères consternés, « pareille épreuve ne peut venir que de Dieu; poursuivons dans le monde la vie vertueuse qu'il nous fut donné de vivre en religion ».

Mais quel sort que celui de ces malheureux! Et quels sentiments ne durent pas être les leurs! Exilés de leur patrie, loin de leurs familles, sans ressources, sans permission de vivre en commun, sans occupation ni possibilité de ministère sacré,... et tout cela, uniquement pour être restés fidèles à leur vocation, à l'Eglise et au Pape! Et, au moment même où, dans leur malheur, ils s'étaient réfugiés auprès du Père commun des fidèles, être frappés de sa main, frappés à mort.

La tentation de découragement dut guetter plus d'un des religieux sécularisés.

*
* *

Le prêtre séculier.

La Compagnie de Jésus une fois supprimée, Pignatelli n'avait plus d'obligation juridique de veiller sur ses frères d'hier. Mais son amour ne se dément point.

Une seconde étape sacerdotale commence ici dans sa vie, comportant de riches leçons pour tout prêtre, surtout en nos temps difficiles.

Pignatelli avait été le guide et le consolateur des déportés; il serait pour eux en plus le modèle du parfait prêtre séculier.

Un ordre de Madrid avait consigné l'abbé Joseph Pignatelli dans la maison du commissaire royal de Bologne. Lui eut tôt fait de dresser son plan de conduite : il vivrait en religieux dans le monde et conserverait, sous l'habit du prêtre séculier, l'esprit de sa vocation première. Puisqu'il ne pouvait ni prêcher ni confesser, il prierait et étudierait d'autant plus et se dévouerait aux pauvres plus que jamais. Il se constitua donc une remarquable bibliothèque, suivit les cours de l'Université de Bologne, se perfectionna dans l'usage des langues modernes, devint un critique d'art fort apprécié. Tout cela, dans sa pensée, servirait un jour son ministère sacerdotal, quand l'Eglise lui en permettrait à nouveau l'exercice. L'étude, au dire de François de Sales, ne doit-elle pas être comme « le huitième sacrement du prêtre » ?

En même temps Pignatelli nouait de nombreuses relations, qui lui permirent de secourir la détresse des anciens Jésuites. A leur tour, les émigrés de France, — Evêques, prêtres, religieux, familles nobles fuyant la tourmente révolutionnaire, — bénéficiaient de sa charité. Ces pauvres honteux étaient souvent dans la nécessité extrême, et Pignatelli excellait à les aider discrètement. Sa maison était presque toujours encombrée de quémandeurs; ses largesses étaient telles, que seule une aide miraculeuse explique en plusieurs cas son pouvoir inépuisable d'assistance.

Dans ces milieux, Pignatelli fut vite en contact avec des âmes désemparées; des libertins, des prêtres déchus, des dames mondaines furent, par son entremise, ramenés à la foi et à la pratique religieuse.

Et que de services son habileté parvenait à rendre! Quand Bologne fut occupée par les armées républicaines, Pignatelli eut à s'interposer bien des fois pour sauver des imprudents, protéger des innocents et des faibles. Il sut même obtenir de Bonaparte que les anciens Jésuites ne soient pas molestés.

A nouveau religieux.

Parmi ceux-ci, l'espoir n'était pas éteint de voir la Compagnie ressusciter. Ils avaient appris sa survivance légale en Russie blanche, où la tsarine Catherine II, empêchant la promulgation du bref de suppression, avait réussi à maintenir en vie la Compagnie qu'elle estimait pour son enseignement et son travail scientifique; approuvée d'ailleurs secrètement par Clément XIV, elle avait obtenu, en 1783, de Pie VI, une ratification de cet état de choses. A Pignatelli qui l'interrogeait à ce sujet, Pie VI avait assuré que l'Ordre existait toujours légalement, que son désir était de le rétablir partout et qu'il était donc loisible à l'ancien Jésuite de se faire recevoir dans la Compagnie par le Père Cierniewicz, Vicaire général des Jésuites dans une partie de l'ancienne Pologne.

Le cœur du saint dut tressaillir d'un immense désir à cette nouvelle. Mais, Dieu voulait-il de lui qu'il abandonnât ses frères de malheur? Une grave maladie lui parut d'abord une indication du Ciel. Puis vint la réponse, hélas dilatoire, des Jésuites russes; ils craignaient de le recevoir, par peur de complications diplomatiques avec la Cour de Madrid. Le saint sut attendre avec confiance. D'ailleurs des indices encourageants lui venaient de partout : Pombal était tombé en disgrâce et l'on avait mis à nu le tissu de ses iniquités. Picot de Clorivière, de Tournely et Paccanari s'employaient, en France, en Autriche, en Italie, à préparer la résurrection de l'Ordre, en groupant des prêtres épris de l'ancien idéal. Pie VI se montrait de plus en plus favorable. L'attachement fidèle de bien des populations réclamait les Jésuites. Et, chez plus d'un esprit « éclairé », la lumière se faisait sur

les vrais motifs qui avaient poussé à la suppression de la Compagnie de Jésus. Le premier, le duc Ferdinand de Parme avait obtenu pour ses Etats, en février 1794, trois Jésuites de Russie blanche que le Pape avait autorisés en secret à rouvrir, pour ces régions d'Italie, un noviciat et des maisons de l'Ordre.

L'heure semblait venue, pour José Pignatelli, de rentrer dans sa Compagnie bien-aimée.

Une dernière fois cependant, la Cour de Madrid avait essayé, mais en vain, de l'attirer en Espagne, espérant maintenant se servir de ses remarquables talents diplomatiques et de ses relations étendues; mais la fidélité du saint était inébranlable. Le 6 juillet 1797, à Parme, il renouvelait sa profession solennelle, prêt à tout souffrir et à tout entreprendre pour mener à bien sa vocation et celle de ses frères d'autrefois.

*
* *

Et voici que s'ouvre le dernier, le plus important chapitre de la vie de saint José Pignatelli, celui du restaurateur, du second fondateur de la Compagnie, comme l'a nommé Pie XI.

Le restaurateur à travers mille difficultés.

Successivement il se vit chargé du noviciat de Colorno et de la communauté renaissante dans le duché de Parme; puis, du gouvernement de la Province d'Italie et de Naples, rétablie par ses soins, dès 1804. C'est à Pignatelli en personne que Ferdinand, roi des deux Siciles, remit le bref de Pie VII, daté du 30 juillet.

De toute l'Italie, Pignatelli vit alors accourir les anciens Jésuites; depuis plus de trente ans, ils ne demandaient qu'à reprendre, malgré leur âge, malgré les sacrifices qu'ils auraient à consentir, le joug bienheureux de leur vie régulière. Il fallut, pour les recevoir, les nourrir, les organiser, toute l'expérience d'un Pignatelli et son audacieuse confiance dans la Providence [4].

Une nouvelle fois d'ailleurs, il allait connaître, après un instant de joie, la persécution et la dispersion. L'occupation de Naples, en 1805, par Joseph Bonaparte, fut suivie de près par le bannissement des Jésuites. Exception était faite pour Pignatelli, par égard pour sa famille. Mais qui donc le séparerait de la charité du Christ qui le pressait à aider jusqu'au bout les persécutés? Le magnanime Pie VII accueillit les Jésuites à Rome et leur rendit même le Collège romain

4. C'est vers cette époque que Pignatelli donna à une religieuse fort éprouvée un billet sur lequel il avait transcrit le fameux acte d'abandon à la Providence que souvent on lui a attribué, mais qui remonte sans doute à Madame Elisabeth de France et plus probablement au Père de Caussade.

et la maison professe du Gesù. Pignatelli se dépensa à réorganiser au plus tôt la vie de sa communauté. Chose peu aisée en ces jours de guerre et de disette. Comme on lui proposait de renvoyer dans leurs familles les jeunes religieux qu'il semblait impossible de nourrir, il répondit calmement : « Observons nos règles, travaillons avec zèle à la gloire de Dieu et au bien des âmes, et rien ne nous manquera. N'en avons-nous pas déjà reçu assez de preuves? » Bientôt les prêtres de la Compagnie furent demandés par les évêques d'Orvieto, de Tivoli, de Civita-Vecchia... Et Pignatelli ne sut presque plus où trouver des ouvriers apostoliques pour suffire à la tâche croissante.

Avec les quelques Jésuites encore disponibles, il se retira alors dans l'humble hospice de Saint-Pantaléon, au pied du mont Esquilin, jugeant prudent de passer inaperçu dans une nouvelle tourmente qui se déchaînait : en effet, Rome venait d'être occupée par les Français, Pie VII était prisonnier à Savone, le Sacré-Collège dispersé. Les ennemis de la Compagnie en profitèrent pour représenter les Jésuites comme des conspirateurs contre le régime français. De jour et de nuit, Saint-Pantaléon était surveillé par la police secrète. Grâce à l'insigne prudence de Pignatelli, tous les siens demeurèrent en sécurité; les Jésuites espagnols ne furent pas astreints au serment de fidélité qu'on prétendait leur imposer envers l'usurpateur du trône d'Espagne, ni les Jésuites italiens n'eurent à prêter serment à ceux qui occupaient sacrilègement les Etats de l'Eglise.

Les derniers jours, dans le rayonnement de la charité.

Les quatre dernières années de Pignatelli s'écoulèrent à Rome, à l'hospice Saint-Pantaléon, dans l'ombre de la petite résidence de Notre-Dame du Bon Conseil. Années de retraite, d'oraison, de charité, d'abandon à la Providence, d'attente confiante en la résurrection officielle et complète de la Compagnie de Jésus. Celle-ci n'aurait lieu qu'en 1814.

Le saint la savait toute proche; et, plus ardentes, ses prières en voulaient hâter la réalisation. Mais, en même temps, il pressentait la fin de son pèlerinage terrestre.

Aussi, que de fois, dans sa pauvre cellule, on le trouvait perdu en adoration devant le tabernacle qu'il fixait, par une fenestrelle ouvrant sur l'oratoire domestique. Ou encore, le rosaire à la main, devant une image très chère de la Vierge. Que de fois aussi, malgré ses infirmités accrues, il se traînait par la ville, pour visiter ses chers pauvres. Lui, qui avait tant de rigueurs pour lui-même dans la pratique de la pauvreté, trouvait toujours de quoi donner aux autres. Alors que, depuis longtemps, aucune aide ne lui parvenait plus de sa famille, il réussissait à se montrer plus libéral que jamais. « Je tente presque Dieu, disait-il, mais Il me donne toujours autant que je donne aux

autres. Les trésors de Dieu ne sont jamais épuisés. » L'aide du Ciel sur qui il comptait ne l'empêchait pas de mendier, besace au dos, par les rues de Rome. « Laissez, disait-il, la maison des Pignatelli ne perdra rien dans ce que je fais ».

Un tel rayonnement de vie intérieure et de vertu solide émanait du saint, une telle sagesse était dans ses conseils que, malgré son effacement volontaire, il était recherché, consulté, vénéré, aimé par tout le monde. Volontiers, Pie VII l'aurait vu à la tête de toute la Compagnie; il avait même voulu le créer cardinal. L'humilité effarouchée du saint parvint heureusement à éviter ces honneurs. Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, qui mourut frère convers de la Compagnie de Jésus, disait devoir sa vocation à ses entretiens avec Pignatelli. Et de même, le prince Charles Odeschalchi, secrétaire de Grégoire XV, qui échangea la pourpre contre l'habit de la Compagnie.

C'est bien un saint authentique qu'on avait conscience d'approcher dans ce vieux prêtre émacié, au regard plein d'une foi tranquille et bienveillante, à la parole toujours réconfortante, aux mains toujours ouvertes pour aider. Aussi, quand José Pignatelli s'éteignit doucement, le 15 novembre 1811, les regrets furent-ils unanimes chez les pauvres, les grands, ses frères en religion, les prêtres, les dignitaires ecclésiastiques.

Le secret de sa vraie grandeur.

On a comparé Pignatelli à saint François de Borgia et à saint Ignace lui-même, et ce n'est pas sans fondement ni justesse. Sans doute, est-ce dans cet esprit d'estime, que ses restes mortels furent transférés de Saint-Pantaléon dans le caveau des Supérieurs Généraux de la Compagnie, dès que l'église du Gesù fut rendue à l'Ordre.

Qu'aurait pensé de pareils témoignages d'honneur l'humble Pignatelli? « Ad omnia maxima natus, nihil se valere existimavit ». Dans la gloire du Ciel, il apprécie sans doute davantage le titre qui lui fut décerné et sous lequel on aime à le vénérer : « le restaurateur de la Compagnie »... « l'anneau d'or entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie ». Son grand mérite, comme son effort principal, n'a-t-il pas été de conserver intact et de transmettre aux nouvelles générations de Jésuites l'esprit authentique des Exercices, des Constitutions et de la tradition séculaire de l'Ordre? Par là, il a grandement servi l'Eglise.

Mais c'est aussi dans cet esprit que, tout d'abord, il puisa lui-même l'énergie de ses vertus héroïques. On l'a remarqué maintes fois : si Pignatelli fut déjà grand dans sa préparation au sacerdoce, s'il grandit davantage durant les années de dévouement à ses frères exilés et durant sa vie de prêtre séculier, c'est cependant à partir de sa seconde profession qu'il approcha de la taille d'un saint. « Dès lors, il com-

mença de nouveau à porter le vêtement de la Compagnie et il était si véritablement Jésuite et avec une telle ferveur, qu'il semblait décidé à arriver à la sainteté », écrivait le Père Joseph Chantre, de Piacenza, à son ami le Père Luengo d'Espagne [5]. L'héroïcité de ses vertus devenait évidente aux yeux de tous. C'est que Pignatelli voulait réaliser avec plénitude l'idéal de l'esprit de la Compagnie, dont il se sentait responsable pour l'Ordre qui allait renaître. Et c'est cet esprit, identique à celui des origines et de toute l'ancienne Compagnie, que l'Eglise a sanctionné, non seulement en 1814, lors du rétablissement de l'Ordre, mais une fois encore dans la canonisation de Pignatelli. Ce n'est pas une Compagnie réformée, mais la Compagnie inchangée, que Pie VII rétablissait; il approuvait du coup l'Institut comme ses prédécesseurs l'avaient fait et comme le feront ses successeurs.

Aussi un historien de Pignatelli, le Père Bouffier, pouvait-il dire sans exagération : « En réalisant pendant 58 ans, dans la pratique constante des vertus, l'esprit qui anime la Règle et les Constitutions de saint Ignace, Pignatelli jette, du fond de son tombeau, sur son Institut un honneur, un éclat qui ne s'effaceront plus. La Compagnie de Jésus qu'il a tant aimée et servie, trouve dans sa mémoire une gloire que n'éteindront jamais les vicissitudes du temps et une louange que les injures des hommes ne feront pas oublier... La Compagnie, en présence de ce disciple formé par ses mains, pourra se consoler des injustes attaques dont elle est souvent l'objet et redire avec joie la parole de son Maître : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* »

*
* *

Actualité de son exemple.

Par la canonisation de saint José Pignatelli l'Eglise semble donc vouloir éclairer, d'un rayon de vérité particulièrement réparateur et réconfortant, notre jugement sur une époque sombre, discutée, et parfois troublante de son histoire. La vérité peut attendre; elle finit toujours par se faire jour.

On le sait aujourd'hui : La Compagnie de Jésus que Clément XIV supprima — *compulsus feci!* — n'avait point démérité de l'Eglise ni perdu sa ferveur et sa vitalité apostolique. Le fait est qu'elle fut sacrifiée à la paix de l'Eglise, mais que ce sacrifice n'apporta à l'Eglise que de plus grandes tribulations.

D'ailleurs, le motif principal pour lequel les ennemis de la Compagnie s'acharnèrent à sa perte, c'est que, devant être, de par son Institut

5. Cité par **Boeminghaus, S. J.**, *Ein Jesuitenschicksal*, dans les *Stimmen der Zeit*, 1933, p. 181-190.

même, un Ordre sacerdotal, elle est liée étroitement à la cause de la Papauté. Le prêtre n'a pas à faire une tâche personnelle ; il est mandaté par l'Eglise hiérarchique. Aussi la canonisation de saint José Pignatelli souligne-t-elle opportunément la splendeur d'une vie sacerdotale parfaite et son éternelle actualité. Nous l'avons dit au début de cette étude ; mais il importe d'y insister une fois encore.

Benoît XV et Pie XI, chacun à leur tour, ont fait remarquer à quel point était providentielle cette glorification d'un prêtre, qui fut ballotté plus que bien d'autres par les événements et qui sut néanmoins rester fidèle à tout l'idéal de son sacerdoce. Exemple encourageant pour tant de clercs, de prêtres, de religieux actuellement arrachés à leur cadre normal. Chacun d'eux peut apprendre de notre saint à vivre l'intégrité de la perfection même sans le soutien et la protection du cadre communautaire, familial ou religieux [6].

A une époque où l'on parle si volontiers d'engagement et de promesse, mais où la fidélité à la vocation est mise en question pour un rien, saint Pignatelli apprend au prêtre que sa vie doit être une réponse à l'appel du Seigneur, un hommage de fidélité envers sa Volonté souveraine ; et qu'il faut savoir souffrir, mourir au besoin pour la très grande chose qu'est une vocation surnaturelle [7]. Dans une société où l'on se reprend si facilement, où la fidélité conjugale et la constance dans le bien deviennent rares, où « la morale de la situation » prétend excuser toutes les lâchetés et les abandons, le prêtre apparaîtra comme le roc de la fidélité sur qui on peut s'appuyer, comme lui-même s'appuie sur ce Dieu qui ne change pas et dont l'appel est sans repentance.

Du coup, le prêtre trouvera aussi dans sa vocation une force d'âme au milieu des séductions et des persécutions de notre temps. Enraciné dans la foi, appuyé sur un serein et inconfusible providentialisme, il ne cédera pas dans la tourmente, d'où qu'elle vienne, « nec flamini nec flumini nec fulmini ». Il saura même interpréter les événements les plus déroutants comme l'écriture nécessairement incompréhensible d'un Dieu transcendant mais infiniment paternel. Et, croyant de tout son cœur en Son œuvre ainsi qu'en son succès final, il

6. « Fuit venerabilis Josephi Pignatelli indesinente motu agitata vita, ita tamen ut semper et ubique studio divinae gloriae animarumque servandarum ducta esse videretur. Nec decipi arbitramur eum qui divino consilio praestitutum fuisse putet, ut inclitus Dei servus aetate hac nostra super candelabro collocaretur, qua et clerici et sacerdotes et religiosi sodales, tam ingenti numero, e consentaneo atque ordinatissimo vitae genere seminarii, presbyterii, monasterii abrepti pelluntur, ex omni denique ordine quamplurimi in rerum publicarum motus iactantur... Addiscant omnes semper et ubique eam morum custodiendam esse integritatem quae sua cuique vocatione praescribitur, licet cotidiano familiae, seminarii, claustri desierit fulciri praesidio » (Benoît XV, 13 mars 1917).

7. « Difficile dictu est quo labore, quo studio, quo fructu sacerdotalis officii partes servus Dei omni tempore impleverit » (Pie XI, 19 juin 1935, reprise de la cause de canonisation).

saura la servir avec courage, avec désintéressement et dans une disponibilité toujours jeune.

Cette œuvre s'incarnera à ses yeux, avant tout, dans la Sainte Eglise Catholique Romaine, dans sa hiérarchie, dans la Papauté en qui la présence du Christ nous est assurée à travers les tempêtes. Pour l'Eglise et le Pape, le prêtre aura le culte le plus tendre, l'obéissance la plus respectueuse, le dévouement le plus total. Il le sait : obéir ne trompe jamais, même quand se tromperait celui qui commande et qu'il nous impose le renoncement à une œuvre par ailleurs féconde et apostolique.

Cette Eglise d'ailleurs est toute maternelle. Sa charité nous presse d'aimer d'un amour effectif tous ses enfants, nos frères, surtout les plus déshérités, les plus pauvres, les plus rejetés, les plus déracinés. Le prêtre n'aura pas seulement à prêcher la béatitude des pauvres, mais à la partager ; alors, il fera croire à l'Evangile. Au service de cette foule, son « misereor super turbas » et ses vertus surnaturelles susciteront toute l'aide des techniques les plus modernes pour organiser un apostolat adapté aux besoins du jour. Mais la vraie charité respectera toujours la vérité, gardera toujours la hiérarchie des valeurs, ira d'abord « ad domesticos fidei », commencera par se dévouer dans les œuvres déjà existantes, ne se départira jamais de la prudence et de la discrétion.

Enfin, le prêtre trouvera, dans une vie eucharistique intense et dans l'intimité personnelle avec son Dieu le ressourcement normal de toutes les vertus de son état. Loin de le porter à une vie de repos, sa vie de prière lui fera entreprendre les travaux les plus audacieux ; mais devant l'obstacle et l'échec apparent, elle le préservera du découragement. Sa grande dévotion, son livre de chevet, son levier d'action, son refuge aux heures d'agonie, sera la méditation du crucifix : mystère d'un Dieu d'amour, mort et ressuscité pour les hommes, pour tous les hommes de tous les temps. A l'exemple du Maître au cœur toujours béant, il gardera à travers tout un cœur plus grand que leurs erreurs ou leurs méchancetés : *animam gerens mundo maiorem* ; il aura, pour eux, une pitié et une bonté immenses, et une patience plus grande encore.

L'œuvre de Dieu, il le sait, n'avance que dans la peine et la patience.

L'abbé Perreyve ne disait-il pas, avec une admirable profondeur : « Si, par impossible, le sacerdoce catholique venait à ne plus être persécuté, il faudrait de deux choses l'une : ou bien qu'il ait perdu sa ferveur ou que le monde soit converti ».

N'est-ce point, par-dessus toutes les leçons, celle que nous donne par excellence, jusqu'au delà de sa mort, saint José Pignatelli ? Et n'y a-t-il pas un symbolisme émouvant dans le fait que son corps repose aujourd'hui à Rome, dans l'église du Gesù, en la chapelle du crucifix ?

J. SCHAACK, S. J.